

L'ENFANT PRODIGE

...quae tanta fuit Roman tibi causa videndi?

(Virgile, dans sa 1ère égl.)

Ce n'est pas sans un pénible serrement de cœur que le pauvre Jean Lausier franchit le 45ème degré en ce soir de novembre 1928. Pendant que le rapide l'entraînait impitoyablement vers l'inconnu des grandes cités américaines, le jeune homme repassait dans sa mémoire les événements qui avaient précédé son départ du toit paternel.

Cela avait été un rude coup pour toute la famille Lausier quand le deuxième et dernier des fils avait annoncé qu'il partait pour les Etats-Unis. Vives remontrances de son vieux père Thomas, tendres supplications maternelles, sages conseils de son frère François, rien ne put le détourner de son projet.

"Inutile d'insister, avait-il dit, je dois partir. J'ai vingt ans, c'est-à-dire que je suis assez âgé pour gagner ma vie. Et comme la terre ne me sourit pas du tout, je crois n'avoir rien de mieux à faire que d'aller rejoindre mes cousins à Boston. Là, dans les usines, le travail sera plus aisé, plus agréable et certainement plus rémunérateur qu'ici. Non, la vie d'"habitant" n'est pas pour moi. Il faut y travailler trop fort et ne rencontrer en retour qu'une situation bien modeste pour un jeune garçon comme moi. François se plaint sur la ferme: qu'il y reste. Moi, j'aime mieux aller vivre en ville que de crever d'ennui à la campagne. A chacun son goût, n'est-ce pas?"

C'est sur ce faible raisonnement que Jean était parti pour Boston, laissant un vide immense et gênant dans la petite famille.

* * * *

Dans la grande ville américaine, la vie ne fut pas ce que Jean se l'était d'abord promis. Le travail ne s'offrit pas tout de suite et les cousins de Jean avaient quitté la ville pour un lieu inconnu. A son tour, le jeune homme connut l'indicible torture du délaissement et se vit bien près de la misère.

Après bien des tâtonnements et de nombreuses démarches, il trouve enfin un emploi assez lucratif dans une filature de coton. Le travail est dur. Mais qu'importe! La journée de huit heures donne beaucoup de loisirs que Jean consacre volontiers aux amusements frivoles et malsains de la jeunesse urbaine.

Le voilà donc au comble de ses désirs. Le travail accablant lui plaît pourvu que cela lui procure de l'argent convertible en plaisirs multiples et insensés. Et Jean s'en donne à cœur joie à tous ces divertissements plus ou moins choisis qui n'ont d'autre but que d'exploiter la bourse des jeunes ouvriers. Aussi, rares, sont les soirs où il peut se dire: aujourd'hui, j'ai économisé telle somme.

Il y a bientôt trois ans que Jean mène cette vie déréglée: travail ardu durant le jour, langoureuses soirées sur les plages, déprimantes séances nocturnes

au fond de quelque théâtre où l'on exhibe toute chose autre que des scènes de l'Evangile. Tout cela finit par exercer une influence néfaste sur sa robuste constitution de campagnard. A l'usine, ses forces s'usaient rapidement dans ce traître labeur du métier. L'atmosphère, lourde d'exhalaisons chimiques et de la chaleur étouffante particulière à ces usines, minait secrètement sa forte poitrine habituée au grand air pur de la campagne canadienne. Sans être complètement abattu, Jean se sentait menacé d'un grave danger physique.

D'ailleurs, il se désintéressait graduellement de la vie mondaine. Les soirées interminables ne l'amusaient plus autant qu'aux premiers jours. Souvent Jean se surprenait à songer aux veillées qu'on faisait autrefois à la maison paternelle. Comme on s'y amusait de bon cœur! Avec quelle franche gaieté on y jouait à "la belle bergère," "à la bague introuvable", au co-tillon voleur, et autres jeux de société qui font la joie des grands enfants de la campagne.

Hélas! tout ce beau temps était fini pour lui. Plus de ces turbulentes "corvées" pour terminer au plus tôt l'engrangement des dernières gerbes, plus de ces délicieuses veillées "d'épluchette" ou "d'écharpillage" qui se terminaient toujours par une fête à la tire.

Et Jean s'en voulait maintenant d'avoir laissé cette vie si agréable pour venir s'étioler à Boston.

* * * *

Un soir du mois de juillet, il regagne son domicile après une rude journée de labeur. Il est plus découragé que jamais et se demande s'il en aura bientôt fini de cette vie rebutante. Une lettre de sa mère l'attendait dans sa petite chambre.

"Mon Jean, disait-elle, tout va bien chez nous. Nous avons commencé la récolte du foin qui est très abondant, trop abondant pour la capacité de ce pauvre François. Ton père a bien vieilli depuis ton départ et ne peut plus guère travailler. François ne peut suffire à tour. De ce train, nous serons obligés de vendre une partie de notre terre; et le père a déjà eu des offres pour le "Grand coteau." Avant longtemps, je t'écrirai que ce beau morceau de terre n'est plus à nous... C'est bien malheureux tout de même de briser ainsi notre beau domaine. Il était pourtant assez grand pour établir nos deux garçons..."

Jean resta longtemps songeur après avoir lu la lettre. "Papa se fait vieux, murmura-t-il, et François est seul... ils vont vendre le "grand coteau"... que cela doit être dur à ce cher père qui a tant peiné sur cette pièce de terre... Et ce reproche, ou plutôt cet appel discret qui termine la lettre de maman... Allons! il n'y a pas à hésiter; on a besoin de moi là-bas: mettons toute fausse honte de côté et allons-y."